Figures du discours et frontières notionnelles

Figures of Speech and Notional Segmentation

Lucile Gaudin-Bordes et Geneviève Salvan

Édition électronique

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1093>

DOI : 10.4000/praxematique.1093

ISSN : 2111-5044

Éditeur

Presses universitaires de la Méditerranée

Édition imprimée

Date de publication : 2 janvier 2009

Pagination : 121-142

ISBN : 16 x 24 cm, 290 p., ISSN : 0765-4944, ISBN : 978-2-84269-904-8

ISSN : 0765-4944

Référence électronique

Lucile Gaudin-Bordes et Geneviève Salvan, « Figures du discours et frontières notionnelles », *Cahiers de praxématique* [En ligne], 53 | 2009, mis en ligne le 01 janvier 2013, consulté le 08 septembre 2020.

URL : <http://journals.openedition.org/praxematique/1093> ; DOI : <https://doi.org/10.4000/praxematique.1093>

Figures du discours et frontières notionnelles

L'arrière-plan théorique de notre travail articule l'approche praxématique et dialogique (Détrie 2001) et pragma-énonciative des figures (Bonhomme 2005, Rabatel 2008), qui permettent toutes deux de penser les figures non seulement comme des configurations discursives saillantes mais comme des processus d'ajustement énonciatif. L'énonciateur en choisissant la figure dit exactement ce qu'il veut dire et propose son expression comme la plus juste en contexte. Ce faisant, il se positionne par rapport au réel perçu et par rapport à l'autre, qu'il s'agisse d'autrui ou de lui-même.

Notre travail sur les figures a mis l'accent jusqu'à maintenant sur les processus énonciatifs et pragmatiques au cœur des figures ; nous avons abordé la question des frontières notionnelles mises en œuvre et discutées par les figures dans une première étude sur la construction d'identité et les processus d'identification (Gaudin-Bordes et Salvan 2010). Il s'agissait de mesurer et de montrer comment les figures disent l'adéquation du mot à l'idée que l'énonciateur se fait de la chose qu'il nomme et comment cette nomination discute les découpages notionnels conventionnels en y inscrivant l'énonciateur et le coénonciateur.

Le présent travail, dans sa visée synthétique, examine en quoi les figures du discours impliquent des remaniements notionnels, font bouger les catégorisations et jouer les frontières entre notions. Il s'agit donc pour nous de considérer les conséquences de l'activité de l'énonciateur dans le(s) champ(s) notionnel(s) choisi(s), les réaménagements notionnels dont les figures sont les vecteurs (parmi d'autres), y compris pour des emplois « non figurés » de la notion.

I. Hypallage, paradiastole, antanaclose et structuration de la notion sous-jacente d'un nom

Ces trois figures peuvent être regroupées, malgré leurs configurations variables, sous le nom de « figures de nomination ¹ ». En heurtant les représentations conventionnelles, elles font émerger des points de vue originaux, parce qu'elles pointent un processus de réglage nominatif en rapport avec l'expérience du monde du sujet parlant. Elles ont de plus en commun de travailler la composante référentielle du discours, mise en activité par l'énonciateur lorsqu'il vise à construire/représenter linguistiquement un objet.

I.1. L'hypallage

L'hypallage, souvent classée dans les figures microstructurales de construction, associe un transfert de caractérisants et une caractérisation oblique, comme le montrent les exemples [1], [2] et [3], dans lesquels les adjectifs *rauque*, *coupable* et *souriante* ne qualifient pas les termes attendus *sanglot*, *vertu* et *Jean Fourquet*, pourtant présents dans le cotexte :

[1] Nul sanglot ne trahit de son **rauque éclat** le silence dans lequel cette femme priait enveloppée. (Barbey d'Aurevilly, *Une Vieille Maîtresse*, Gallimard, Le Livre de poche classique, 1964, p. 197)

[2] Je ne puis estimer ces dangereux auteurs
Qui de l'honneur, en vers, infâmes déserteurs,
Trahissant la vertu sur un **papier coupable**,
Aux yeux de leurs lecteurs rendent le vice aimable. (Boileau, *L'Art poétique*, chant IV, 1674, v. 93-96, Classiques Larousse)

[3] Nous voilà bien loin de la linguistique classificatoire avec cette démarche de mise en relation et de catégorisation. C'est pourquoi nous sommes si nombreux à dire notre dette envers Jean Fourquet, qui a su nous enseigner l'**abstraction souriante**. (A. Culioli, « Déjà », *Catégories et connexions*, 1999, p. 360 ²)

1. Ces trois figures ont été étudiées en détail dans GAUDIN-BORDES et SALVAN 2008a, 2008b et 2010 à l'aide de nombreux exemples auxquels on peut se reporter. Pour d'autres approches de ces figures, voir DOUAY 1993 et 1994, LE GUERN 2003 et RASTIER 2001. On trouvera également d'utiles définitions rhétoriques de ces figures dans MOLINIÉ 1992 et FROMILHAGUE 1995, définitions qui nous ont servi de point de départ.

2. À côté de l'hypallage simple, l'hypallage double ajoute au transfert l'échange de caractérisants entre deux termes, comme dans les exemples suivants où N1 (*cheval* et

Parce qu'elle exhibe un possible réagencement sémantique et syntaxique des constituants, l'hypallage pointe une apparente « impertinence » référentielle : quel objet construire en effet pour *rauque éclat*, *papier coupable*, *abstraction souriante* ou encore *portière désabusée*, comme en [4] ?

[4] Or certain soir, ce devait être vers le 10 octobre, il entendit crisser dans l'allée, venant du portail sans grille, les pneus d'une voiture et bientôt le claquement d'une **portière désabusée**.

Bien entendu, ce n'était pas la portière qui était désabusée, mais bien celui qui l'avait rabattue. Car il y a cent manières de claquer une portière, et Lavolette, pour en avoir tant entendu, se targuait de pouvoir donner à chacune une signification particulière.

« Celui, se dit-il, qui rabat sa portière de cette façon, doit en avoir gros sur la patate. » (P. Magnan, *Les Courriers de la mort*, Denoël, 1986, p. 69)

Le commentaire métalinguistique du narrateur, qui éprouve le besoin de s'arrêter pour justifier une caractérisation problématique, met en valeur le choix nominatif que constitue l'hypallage. Celle-ci, par le raccourci syntaxique (« une portière claquée par une personne désabusée ») et l'incongruité sémantique (choc des traits |– humain| et |+ humain|), signale le point de vue de Lavolette et prend en charge la représentation linguistique du réel perçu par ce dernier : vu que le bruit de la portière précède l'apparition de l'individu qui l'a claquée, le seul référent identifiable pour Lavolette est le bruit signifiant de la portière.

L'hypallage comme nomination permet ainsi de travailler l'intérieur du domaine (noté I) : en augmentant la « matrice qualifiante » du nom, elle prévoit une dernière occurrence validée dans I pour l'énonciateur, occurrence qui se place juste avant la frontière. Elle repousse à droite la borne ouverte de la frontière. Corollairement, la figure repousse la frontière de la classe des occurrences susceptibles d'instancier la propriété p, et déplace la limite entre les êtres ou les objets susceptibles d'être désabusés et ceux qui ne peuvent pas incarner cette propriété ¹.

souillures) et N2 (*labour* et *désillusions*) croisent leurs expansions : *Comme un cheval sans fin dans un labour aigri* (René Char, *Fureur et mystère*, cité par RASTIER, 2001 b) ; *Les souillures du mariage et les désillusions de l'adultère* (Appendice à *Madame Bovary*, in G. Flaubert, *Œuvres*, tome 1, Gallimard, La Pléiade, 1951, p. 659, analysé dans GAUDIN-BORDES & SALVAN 2008 a).

1. Nous remercions Sylvie Mellet pour cette suggestion, et plus globalement pour sa relecture attentive.

On peut représenter la dynamique figurale par le schéma suivant :

1.2. Antanaclase et paradiastole

Comme l'hypallage, l'antanaclase et la paradiastole construisent des identifications qui ne vont pas de soi. La première oblige à penser deux référents distincts sous l'exacte répétition du mot :

[5] Bonaparte n'est plus le vrai Bonaparte. (Chateaubriand, *Mémoires d'Outre-Tombe*, J.-C. Berchet éd., Paris, Bordas, 1989, t. 2, p. 679)

[6] L'homme passe l'homme. (Pascal, *Pensées*, Ph. Sellier éd., Paris, Bordas, 1991, fr. 164)

La seconde dédouble un référent unique sur deux « qualifications antagonistes » (Douay 2006) :

[7] Genest... Vous mourriez pour un Dieu, dont la bonté suprême,
Vous faisant en mourant détruire la mort même,
Ferait l'éternité, le prix de ce moment,
Que j'appelle **une grâce**, et vous **un châtiment**. (Rotrou, *St-Genest*, Société des Textes Français Modernes 2007, V, 2)

Que ce soit en utilisant un mot pour deux choses ou deux mots pour une chose, ces figures exhibent un « hiatus » référentiel et, quoique non tropiques, « cassent les catégories établies, c'est-à-dire identifiées, afin de percevoir d'autres identifications possibles » (Jamet 2005, n.p.). Dans le cadre pragma-énonciatif que nous défendons, ces identifications sont la trace, l'indice ou le signal du réagencement perceptif et

référentiel opéré par l'énonciateur dans une situation de discours donnée. À la différence de l'hypallage, il s'agit, dans la paradiastole et l'anacrase, d'identifications polémiques, qui battent en brèche une identification antérieure, ou conventionnelle. Ainsi, en (8), il s'agit pour le locuteur de nier l'identification première, qu'il juge inadéquate, et d'en proposer une seconde, requalifiante, et en l'occurrence revalorisante, qui lui semble plus « juste » :

[8] MAXIMIN (acteur)
 Allez, dans un cachot accablez-le de fers,
 Rassemblez tous les maux que sa secte a soufferts,
 Et faites à l'envi, contre **cet infidèle**
 ADRIAN
 Dites **ce converti**.
 MAXIMIN

Paraître votre zèle. (*Id.*, III, 2)

La mise en scène des points de vue est évidente, et l'identification fonctionne dans la paradiastole sur le mode cumulatif : Adrian est ce converti *et* cet infidèle. L'identification, pour polémique qu'elle soit entre les actants de l'énonciation, signale au tiers, récepteur second de l'échange, la complexité d'un référent dont elle révèle, voire construit, de nouvelles facettes et révèle simultanément l'identité dialogique du sujet nommant, dans la mesure où le locuteur se positionne par rapport à une nomination antérieure ¹.

Dans le conflit d'étiquettes mis en scène par la paradiastole, c'est un débat, voire un combat, de points de vue sur l'objet qui se joue. Pourtant, si elle est une redoutable arme polémique sur le plan pragmatique, la paradiastole se révèle étonnamment irénique sur le plan sémantique. Elle impose en effet une révision à la baisse des frontières entre les deux notions concernées (au risque du chaos — ou du moins de l'incompréhension du tiers) parce qu'elle donne à penser au tiers

1. C'est le phénomène de « dialogisme de la nomination » défini par P. Siblot dans DÉTRIE *et al.* (2001, 207) comme suit : « Dans la mesure où nommer implique de prendre position à l'égard de l'objet et impose au locuteur de se positionner lui-même, celui-ci ne peut pas ne pas le faire simultanément à l'égard des autres locuteurs, lesquels nomment autrement ou pareillement l'objet. Toute nomination est ainsi l'expression d'un positionnement au sein d'une communauté parlante, dans son espace discursif. »

que les étiquettes se valent. Le référent, identifié deux fois, est donné « ouvert », c'est-à-dire susceptible d'endosser deux identités différentes, et la paradiastole instaure de fait une zone d'intersection entre deux objets de discours, *a priori* distincts, mais convoqués ensemble par la nomination contradictoire. Cette zone d'intersection, de flou notionnel, permet de penser une frontière épaisse (qui intègre du P et du non P), comme l'illustre le schéma suivant :

L'antanaclase, pour sa part, apparaît finalement, à l'épreuve des textes, malgré la répétition affichée du mot, nettement plus discriminante. Elle érige une frontière où il n'y en avait pas en proposant un découpage inédit d'une entité jusqu'alors unique. Soit la première strophe du poème céléberrime des *Antiquités de Rome* :

Nouveau venu qui cherches (a) **Rome** en (b) **Rome**,
 Et rien de (c) **Rome** en (d) **Rome** n'aperçois,
 Ces vieux palais, ces vieux arcz que tu vois,
 Et ces vieux murs, c'est ce que (e) **Rome** on nomme.
 (Du Bellay, *Les antiquités de Rome*, III)

Du Bellay met sous le mot *Rome* trois référents différents : la ville (occurrences b et d), la puissance politique (occurrences a et c), le mot lui-même (occurrence e). Ce quatrain rend compte de manière très précise des affres de l'identification : le réel perçu (la ville de Rome telle que la voit Du Bellay) ne coïncide pas avec l'idée qu'il se fait de l'objet, l'identification échoue (vers 2) et le mot est réaffecté à une nouvelle entité (les ruines des vers 3 et 4). Puisque le mot ne coïncide plus avec la chose, comme l'indique la tension entre les déictiques d'une part, porteurs du point de vue du poète, le pronom *on* d'autre part, vecteur du discours d'un énonciateur anonyme et collectif, le référent *a priori*

homogène <Rome> se fragmente en plusieurs objets de discours, qui coexistent et qu'il convient de discriminer.

Ainsi, alors que la paradiastole ne remettait pas en cause l'identité du référent, mais confrontait les identifications véhiculées par chacun des points de vue en présence, l'antanaclase questionne l'identité de l'objet considéré en redimensionnant ses contours, ce qu'indique la reprise à l'identique du mot et la fréquence dans les exemples de l'adjectif *vrai*¹ signalant le parti-pris nominatif et le dialogisme de la nomination, le locuteur-énonciateur L1/E1 (que l'on peut confondre ici avec l'auteur) se positionnant contre un énonciateur e2 collectif et anonyme :

[10] La **vraie** éloquence se moque de l'éloquence. La **vraie** morale se moque de la morale, c'est-à-dire que la morale du jugement se moque de la morale de l'esprit qui est sans règles. (Pascal, *Pensées*, *op. cit.*, fr. 671)

En [10], l'antanaclase réorganise le champ de l'éloquence/de la morale en revenant sur une dénomination antérieure consensuelle. Ce que veut dire Pascal, c'est qu'il y a éloquence et éloquence, l'une qui, *de son point de vue*, mérite son nom (adéquation entre le nom et la chose), l'autre qui l'usurpe un tant soit peu (et pour laquelle il faudrait inventer un autre nom). L'antanaclase repousse dans la frontière, et plutôt sur son bord extérieur, ce qu'un autre énonciateur mettrait en I, selon le schéma suivant :

1. Cet adjectif fonctionne comme un marqueur d'intégrité notionnelle, voir RIEU 1997.

2. Pléonasme et tautologie

Dans cette seconde section, nous abordons deux figures souvent confondues parce qu'elles exploitent la redondance et qu'elles contreviennent à la maxime de quantité, et envisageons leur « activité » respective sur la notion et sur les frontières notionnelles ¹.

2.1. Le pléonasme

Aux marges de la figuralité pour certains (il est absent de beaucoup de traités) ou de plein droit dans la figuralité comme « variété de caractérisation non pertinente exactement inverse de l'oxymore » pour Molinié (1992, 272), le pléonasme « établit une redondance entre deux termes dont un qualifie l'autre, ou qui sont coordonnés entre eux. Ainsi, si l'on parle d'une *monumentalité vraiment colossale*, on a toute raison de juger que l'expansion *vraiment colossale* n'apporte aucune précision qui ne soit communément inhérente à *monumentalité* : il y a donc pléonasme » (*idem*).

Le problème que pose le pléonasme est celui de sa vacuité informative : il n'apporte *a priori* pas de supplément informatif puisqu'il dit deux fois la même chose et contrevient à la loi d'économie. Envisagé comme du dire redondant et donc superfétatoire, le pléonasme acquiert néanmoins une pertinence énonciative et une fonctionnalité liée à la mise en relief d'une information. Mais que dit le pléonasme sur la structuration de la notion sous-jacente au nom ?

Relisons le poème d'Aragon, *La rose et le réséda*, dans lequel « sang rouge » est souvent cité comme pléonasme :

[11] [...]
 Ils sont en prison Lequel
 A le plus triste grabat
 Lequel plus que l'autre gèle
 Lequel préfère les rats

 Celui qui croyait au ciel
 Celui qui n'y croyait pas

 Un rebelle est un rebelle

1. Contrairement aux figures précédentes et à notre connaissance, le pléonasme n'a fait l'objet d'aucune étude récente. Pour une approche pragmatique-énonciative de la tautologie, voir GAUDIN-BORDES 2008.

Deux sanglots font un seul glas
Et quand vient l'aube cruelle
Passent de vie à trépas

Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas

Répétant le nom de celle
Qu'aucun des deux ne trompa
Et leur **sang rouge** ruisselle
Même couleur même éclat

Celui qui croyait au ciel
Celui qui n'y croyait pas

Il coule il coule il se mêle
À la terre qu'il aima
Pour qu'à la saison nouvelle
Mûrisse un raisin muscat.
[...]

Le pléonasme est une figure aux dehors très humbles, et n'a apparemment rien pour lui : il construit un référent si évident, si évidemment partagé, qu'il en devient énonciativement impertinent. Car quelle nécessité de dire du sang qu'il est rouge, quel gain informatif et interprétatif pour cette configuration, alors qu'il s'agit d'une association valable pour tout énonciateur ? Sa saillance elle-même est incertaine parce qu'elle maintient la postposition de l'adjectif de couleur, postposition « objective », non axiologique, au contraire par exemple de l'épithète de nature (<leur rouge sang ruisselle¹>).

L'adjectif pléonastique affirme une propriété conventionnellement attachée au nom, sans agir sur la notion, puisque « sang » dans « sang rouge » ne pose pas de problème d'interprétation du référent (comme le ferait « sang noir » par exemple). Il ne sert pas, comme le feraient les adjectifs *vrai* et *pur*, « à définir ce qui pour [un énonciateur particulier] correspond exactement à l'item lexical [sang] », ni « à indiquer ce que sont exactement pour lui les propriétés de ["sang"] », dans cette situation particulière, en dehors de ce qui correspond habituellement

1. Or l'épithète de nature est rarement versée dans le pléonasme alors même qu'elle « n'ajoute pratiquement aucun trait sémantique à ceux déjà contenus dans le nom » et « ne fait qu'explicitier en quelque sorte un trait latent » (MAINGUENEAU 1990, 124-125). Nous reviendrons plus loin sur ce rapprochement possible avec l'épithète de nature.

pour tout énonciateur à l'item lexical ["sang"] » (Rieu 1997, 172). Il ne sert pas non plus à l'inverse « à "déconstruire" l'idée qu'on se fait du référent du nom » *sang (idem)*, ni à opposer les propriétés attribuées conventionnellement au nom à une autre propriété. Le propre d'une qualification pléonastique est de redire l'une des propriétés définitoires du nom, donc de confirmer l'une des propriétés P qui structure le domaine notionnel (P, non-P ou autre-que-P).

En [11], quelle que soit la fonction de « rouge » (épithète de « sang » ou attribut accessoire du sujet « leur sang ruisselle rouge »), et malgré son statut de signe de ruissellement qui participe à l'hypotypose de la mort, c'est-à-dire quelle que soit la motivation textuelle et générique de l'adjectif, l'appariement « sang rouge » apparaît comme un cumul pléonastique. Dans ce poème où il est question, par différentes figures (parallélisme syntaxique, anaphore, tautologie et équation $2 = 1$), d'assimiler le croyant et l'athée dans un destin commun, le pléonisme acquiert cependant une pertinence nouvelle. Le poète défend l'idée d'une commune humanité dans le combat pour la patrie : le croyant et l'athée ne mélangent pas seulement, à l'instant de leur mort, leur sang pour féconder la terre, ils ont le même sang (« même couleur, même éclat ») et cette assimilation est réaffirmée par le pléonisme. En l'absence d'adjectif pléonastique, <leur sang ruisselle> pourrait déclencher une lecture distributive du pluriel de « leur » : chacun verse son sang dans la terre ; l'adjectif pléonastique sélectionne plutôt au contraire une lecture collective : il n'y a qu'un seul sang, indifférencié (voir la reprise anaphorique par la P₃ dans le vers « **il** coule **il** se mêle/ À la terre qu'**il** aima »), et il correspond au sang par excellence, au type même du sang — le sang rouge. Autrement dit, le pléonisme identifie parfaitement (trop parfaitement ?) l'occurrence, les occurrences ici, au type.

En assimilant l'occurrence au type, le pléonisme oriente le domaine vers l'attracteur — point de fuite de la notion, inatteignable et indicible, mais que le type incarne au moins mal — et il construit simultanément une frontière dans laquelle se trouve ce qui n'a pas vraiment les propriétés requises, par exemple <sang noir>, comme l'illustre le schéma suivant :

Le pléonasm implique un parcours orienté, qui construit un extérieur et une frontière, dont il a besoin pour valoriser l'intérieur du domaine, soudain ramassé autour de l'attracteur. Il pallie également ce que l'attracteur a d'indiscrétion.

Il s'appuie sur le sens commun pour valoriser une occurrence identifiée au type. Ce faisant il est plus dynamique que la tautologie qui, nous allons le voir, ne sollicite pas le type mais déclare que toutes les occurrences se valent, en assimilant l'occurrence en cause à une autre occurrence quelconque. Cette assimilation/identification d'une occurrence quelconque à une autre occurrence quelconque est l'opération par laquelle, précisément, on construit l'intérieur du domaine. Tandis que la tautologie permet de situer l'occurrence en cause dans I, sans plus, le pléonasm au contraire valorise l'occurrence. Cette complémentarité du pléonasm et de la tautologie peut être illustrée en contexte : dans le poème, la tautologie <un rebelle est un rebelle> ne prend pas en compte la diversité des deux hommes, écrase donc les particularités de chacun pour les enfermer dans I. Elle traduit ainsi le point de vue des soldats, pour qui les deux hommes se valent et sont bons à tuer. Le pléonasm quant à lui assimile les deux occurrences au type mais valorise chacune des deux. Il ne dit pas que les deux hommes se valent, mais qu'ils s'assimilent à une entité idéale : le relais anaphorique du « sang rouge » par la P3 <il coule> et l'actualisation du trait animé dans <la terre qu'il aime> entérinent cette assimilation valorisante.

Nous avons vu plus haut que le pléonasm est troublant énonciativement par l'absence apparente de prise en charge énonciative : l'énonciateur pléonastique, loin de se singulariser, appréhende la réalité dans

une situation donnée de manière conventionnelle, linguistiquement enregistrée, et ne semble pas « exprimer “ce qu’il entend exactement” par le nom » (Rieu 1997, 168), mais colle à la définition commune de la notion au risque de se voir sanctionné par l’interlocuteur (l’association de « sang » et de « rouge » étant valable pour tout énonciateur). La prise en charge énonciative d’une référence singulière est ramenée au type mais n’est pas niée dans sa singularité. C’est pourquoi le pléonasme prend souvent en contexte une valeur hyperbolique qui le justifie énonciativement, comme dans cet exemple cité par Ricalens-Pourchot (2010, 102) :

[12] Envole-toi bien loin de ces miasmes morbides... (Baudelaire, *Les Fleurs du Mal*, « Élévation »)

Mais outre la valeur hyperbolique contextuelle disant le dégoût du monde, que fait le pléonasme à la notion sous-jacente au nom ? Les deux éléments du SN contiennent tous les deux le trait /maladie/ : les *miasmes* sont « l’émanation de matières en décomposition responsables de maladies », et l’adjectif *morbides* renvoie à ce « qui a un rapport avec la maladie » (TLFi). Mais choisissant de dire « miasmes morbides », l’énonciateur construit :

- En extension : un ensemble d’occurrences de miasmes dont certains sont non morbides et élargit la notion de miasmes à toute odeur fétide et même à toute odeur sans nuance péjorative (extension entérinée par le dictionnaire, voir TLFi).
- En intension : les miasmes « par excellence », avec un emploi proche pour « morbides » d’une épithète de nature. Le pléonasme (re)trouve un cliché lié à l’idée qu’on se fait d’une notion, et la langue promeut cette (re)trouvaille.

Où l’on retrouve l’épithète de nature... Malgré sa place prénominale marquée, l’épithète de nature est pour Gouvard « sémantiquement affaiblie » (2009, 107) parce qu’elle ne sort pas de la notion exprimée par le nom. À propos de *verte prairie* et de *blanche colombe*, il cite A. Culioli (2000, 59) qui voit dans l’adjectif un modalisateur qui « pointe vers “l’attracteur” de la notion de prairie, ou de colombe, vers son centre même, c’est-à-dire vers une “représentation abstraite et absolue” de l’objet ». L’épithète de nature construit ainsi avec le nom qui suit une « entité homogène » (Gouvard 2009, 114) qui renvoie au « type » et non à une entité particulière et l’expression permet « de désigner les occurrences de ce type, plutôt que de dénom-

mer les exemplaires d'un concept qui lui serait attaché » (*idem*). Nous ajoutons avec Maingueneau la dimension clichéique de l'épithète de nature qui renvoie à des « qualités codées dans la culture, un univers où l'objet ne s'appréhende que comme l'incarnation d'un stéréotype où sont sédimentées un certain nombre de valeurs » (1990, 125).

Ce que l'épithète de nature et l'adjectif pléonastique ont en commun, c'est qu'ils orientent tous les deux vers l'attracteur, mais : 1- le pléonisme a une logique « évaluative » de l'occurrence qui le rend propre à l'hyperbole (négative ou positive), ce que ne fait pas l'épithète de nature qui se contente de construire un type ; 2- le pléonisme ne se positionne pas par rapport au cliché ou au stéréotype comme l'épithète de nature, il acquiert sa figuralité de sa pragmaticalisation puisqu'il traduit un investissement énonciatif (valoriser) et un gain interprétatif (construire une frontière).

Ainsi, c'est un comble, on parlera de « faux pléonisme » dès que le récepteur perçoit en contexte un gain interprétatif qui donne à la redondance pertinence et fonctionnalité¹. Soit le sonnet de Rimbaud « Le Buffet », paru dans le recueil *Poésies* en 1870 :

[13] C'est un large buffet sculpté, le chêne sombre,
Très vieux, a pris cet air si bon des vieilles gens ;
Le buffet est ouvert, et verse dans son ombre
Comme un flot de vin vieux, des parfums engageants ;

Tout plein, c'est un fouillis de **vieilles vieilleries**,
De linges odorants et jaunes, de chiffons
De femmes ou d'enfants, de dentelles flétries,
De fichus de grand-mère où sont peints des griffons ;

– C'est là qu'on trouverait les médaillons, les mèches
De cheveux blancs ou blonds, les portraits, les fleurs sèches
Dont le parfum se mêle à des parfums de fruits.

– Ô buffet du vieux temps, tu sais bien des histoires,
Et tu voudrais conter tes contes, et tu bruis
Quand s'ouvrent lentement tes grandes portes noires.

1. Tel n'est pas notre propos, mais on peut également insister sur la porosité entre oxymore et pléonisme, traditionnellement opposés. Le contexte large peut aider à requalifier un oxymore disons *doxal* en pléonisme au regard de l'univers créé et développé par l'œuvre : ainsi dans *Voyage au bout de la nuit* de Céline, le segment *mer-deux charme* devient-il, au fur et à mesure du déploiement du discours romanesque, un pléonisme.

Pour évoquer le meuble familial, Rimbaud fait le choix du pléonasme, avec « fouillis de vieilles vieilleries » qui relaie efficacement l'accumulation valorisante des objets composant le buffet et avec lesquels il fait corps. Comme en [11], le pléonasme oriente le domaine vers l'attracteur « vieille vieillerie », crée une zone frontière non nulle, celle des vieilleries pas vraiment vieilles et introduit un gradient (une vieillerie peut être plus ou moins une vieillerie) :

En outre, on peut observer une gradation entre le sang rouge qui n'est que le type sans plus et les vieilles vieilleries qui sont vraiment la tentative d'expression en discours de l'attracteur (désignation en boucle qui ne permet pas de stabiliser le parcours énonciatif sur une occurrence « normale » et qui bascule vers l'hyperbole).

À l'épreuve des textes, la tautologie, figure souvent confondue avec le pléonasme au sein de l'ensemble des figures de la redondance, se révèle beaucoup moins structurante quant à la notion qu'elle travaille.

2.2. La tautologie

La tautologie est une figure frileuse. Une figure de conservation, voire de conservatisme. Elle ne vise pas, comme d'autres, à proposer un découpage notionnel inédit et contextuellement pertinent. Au contraire, dans sa forme /X est X/¹, *une femme est une femme*, elle ferme la notion sur elle-même en refusant de prendre en compte les cas où le référent du nom « femme » ne correspond pas exactement avec les propriétés traditionnellement attribuées au nom. Au lieu

1. Nous restreignons le champ de la tautologie à la configuration < X est X >. Sur le choix de cette configuration et l'analyse énonciative des exemples ci-dessous, voir GAUDIN-BORDES 2008.

d'afficher, par la figure, le geste énonciatif « qui consiste à construire son propre système de référence » (Rieu 1997, 170), l'énonciateur revendique/reprend à son compte la notion sous-jacente au nom « femme » la mieux partagée. Il rabat ce faisant le signifié 1 (l'interprétation du référent du nom « femme » dans une situation d'énonciation particulière) sur le signifié 2 (l'idée que n'importe quel énonciateur se fait — est censé se faire — du référent du nom « femme »).

Ainsi, alors que l'antanaclase vise à travers la répétition du signifiant la discrimination de deux signifiés, de deux référents, et de deux points de vue, la tautologie utilise la structure en miroir /X est X/ pour assimiler ce qu'un énonciateur particulier « entend par » le nom X (Rieu 1997, 170) à la notion sous-jacente au nom X, déjà existante et partagée par un énonciateur lambda.

En contexte, les effets produits par cette assimilation (parfois forcée) peuvent être divers en fonction des interactions énonciatives mais tous entérinent le même découpage notionnel qui consiste à affirmer qu'il n'existe pas de frontière épaisse, en tant que zone du validable : la tautologie ne laisse pas de « jeu entre la notion et la désignation » (Culioli cité par Rieu 1997, 167), comme l'indiquent l'adverbe « toujours » ou les commentaires métadiscursifs dans les exemples [14] à [17] :

[14] Les grandes inventions c'est toujours chez nous mais c'est l'étranger qui les applique Je vous dirai que je suis constipée C'est la faute aux Juifs [...répété 3 ×...] Le gouvernement devrait les interdire **Un juif c'est toujours un juif on aura beau dire.** (Albert Cohen, *Belle du Seigneur*, Paris, Gallimard, [1968], Folio n° 3039, 2002, p. 855)

[15] L'important c'est d'être respectés à l'étranger Dreyfus a trahi c'est bien connu D'ailleurs le colonel Henry avait donné sa parole d'officier C'est tout dire **Un colonel c'est quand même un colonel il n'y a pas à tortiller.** (*Idem*)

[16] Un livre d'académicien c'est une garantie **Une divorcée c'est toujours une divorcée** C'est des livres qui vous font réfléchir Voilà qui vous élèvent l'âme. (*Idem*)

[17] Je me demande ce qu'on aura au menu de ce soir. Eh non malheureusement il l'a bien regretté En tout cas j'espère bien qu'ils ne nous donneront pas de la vieille poule comme l'autre jour Ce sont des gens charmants Vous avez vu ce soleil tout à coup Le temps est devenu fou ma parole Il n'y a plus de saisons **Que voulez-vous la cuisine d'hôtel c'est toujours de la cuisine d'hôtel [...]** Oui mais avec les prix qu'on paye ils pourraient bien nous donner du poulet convenable. (*Ibid.*, p. 854)

Ces exemples correspondent au schéma suivant :

Une divorcée est forcément/n'est forcément qu'une divorcée : le lien d'appartenance de l'occurrence au domaine circonscrit les propriétés du référent de « divorcée 1 » aux propriétés conventionnelles activées en contexte de « divorcée 2¹ ». La prise en charge énonciative d'une référence singulière/originale est ainsi niée parce qu'on identifie l'occurrence X à n'importe quelle autre occurrence quelconque instanciant la notion et ses propriétés définitoires. Le tautologue effectue une opération de parcours sur toutes les occurrences de l'intérieur du domaine et fait mine de ne jamais en trouver une qui se singularise, qu'elle se distingue par une propriété spécifique (comme dans l'hypallage *portière désabusée*) ou par l'intensité de sa propriété définitoire (comme dans le pléonasme *vieilles vieilleries*). Il reste donc en I, sans plus, en posant une frontière stricte entre P et non-P, et oblige le coénonciateur à faire de même.

L'hypothèse d'une frontière stricte est validée par le cas de la tautologie double type « moi c'est moi, toi c'est toi » :

1. Activées en contexte mais jamais explicitées. C'est la « fiction d'évidence » sur laquelle repose la figure (GAUDIN-BORDES 2008, 65-66).

Dans l'exemple [18] ci-dessous, tiré du *Malade imaginaire* de Molière (II, 6), la tautologie est simple, mais la glose du complémentaire de la notion valide l'imperméabilité des deux notions :

[18] ANGÉLIQUE

C'est un méchant moyen de se faire aimer de quelqu'un, que de lui faire violence.

THOMAS DIAFOIRUS

Nous lisons des anciens, mademoiselle, que leur coutume était d'enlever par force, de la maison des pères, les filles qu'on menait marier, afin qu'il ne semblât pas que ce fût de leur consentement qu'elles convolaient dans les bras d'un homme.

ANGÉLIQUE

Les anciens, monsieur, sont les anciens; et nous sommes les gens de maintenant. Les grimaces ne sont point nécessaires dans notre siècle; et, quand un mariage nous plaît, nous savons fort bien y aller, sans qu'on nous y traîne. Donnez-vous patience; si vous m'aimez, monsieur, vous devez vouloir tout ce que je veux.

Lorsqu'à l'inverse Flaubert, dans *Bouvard et Pécuchet*, s'amuse du malaise du tautologue amateur (qui croit qu'il n'y a pas de jeu entre notion et désignation), c'est en jouant, lui, sur la fiction d'évidence véhiculée par la figure et propice au figement notionnel :

[19] Des doutes l'agitaient [Pécuchet], car si les esprits médiocres (comme observe Longin) sont incapables de fautes, les fautes appartiennent aux maîtres, et on devra les admirer ? C'est trop fort ! Cependant **les maîtres sont les maîtres** ! Il aurait voulu [faire] s'accorder les doctrines avec les œuvres, les critiques et les poètes, saisir l'essence du Beau ; et ces questions le travaillèrent tellement que sa bile en fut remuée. Il y gagna une jaunisse. (Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, Paris, Classiques Garnier, 1954, p. 182)

L'énonciateur principal, suivant Longin, pose l'éventualité d'un maître capable de fautes, ce qui ne correspond pas à la propriété <incapable de fautes> que l'énonciateur second (Pécuchet dont les propos sont rapportés au D.I.L.) associe à la notion sous-jacente au nom « maître ». La frontière existe pour le narrateur (et Longin, et nous) mais pas pour Pécuchet ¹, qui croit que X est X, et fait une jaunisse du jeu qui existe entre l'idée que Longin se fait du maître et l'idée — conventionnelle — que lui s'en fait.

L'exemple [20] montre qu'on ne peut pas raisonner par tautologie, c'est-à-dire avec des domaines notionnels clos (« la tautologie dispense d'avoir des idées » note Barthes ²). En effet, la tautologie n'élargit pas la notion (la frontière est toujours vide même en introduisant un gradient), et n'aide pas non plus à la construire (même en essayant de la définir) :

1. D'où le grisé dans le schéma.

2. Voir l'analyse de BARTHES (1957, 96-98).

[20] « Je comprends, dit Bouvard, le Beau est le Beau, le Sublime le très beau. » Comment les distinguer ?

« Au moyen du tact, répondit Pécuchet.

– Et le tact, d'où vient-il ?

– Du goût.

– Qu'est-ce que le goût ? »

On le définit, un discernement spécial, un jugement rapide, l'art de distinguer certains rapports.

« Enfin, **le goût, c'est le goût**, et tout cela ne dit pas la manière d'en avoir. » (Flaubert, *Bouvard et Pécuchet*, *Ibid.*, p. 181)

On pourrait avoir l'impression que pléonasme et tautologie orientent tous deux vers l'attracteur (*le beau beau*, *le beau est le beau*), alors que c'est seulement vrai du premier qui implique la version complète du schéma de la structuration notionnelle et oriente dynamiquement les trois zones de l'intérieur, de la frontière, et de l'extérieur. La tautologie pour sa part affirme une frontière stricte et mobilise une représentation statique de la notion.

Conclusion

L'analyse contrastive de ces cinq figures montre que chacune travaille le domaine notionnel et l'épaisseur de la frontière de manière différenciée et plus ou moins dynamique. Ainsi, l'hypallage est la seule, parmi les figures ici envisagées, à élargir l'Intérieur du domaine en repoussant à droite la borne ouverte de la frontière. Les deux figures apparemment proches que sont le pléonasme et la tautologie s'opposent en ce que le premier construit dynamiquement une frontière pour valoriser le type alors que la seconde vide la frontière pour assurer la clôture et la stabilité du domaine. Enfin, paradiastole et antanaclase construisent une frontière épaisse, l'une en créant une intersection entre deux notions distinctes, l'autre en scindant une notion en deux (voire en trois dans l'exemple de Du Bellay).

Les figures reposent donc la question du découpage du réel et des catégorisations, en faisant jouer les catégories existantes, mais aussi en faisant retour sur le geste même de catégoriser. Elles construisent des catégorisations propres à un énonciateur qui rencontre et discute ce faisant des catégorisations stabilisées dans le discours.

Références bibliographiques

- BARTHES R., 1957, *Mythologies*, Paris, Seuil, coll. « Points essais ».
- BONHOMME M., 2005, *Pragmatique des figures du discours*, Paris, Champion.
- CULIOLI A., 2000, *Pour une linguistique de l'énonciation*, vol. I, *Opération et représentations*, Gap/Paris, Ophrys.
- DÉTRIE C., 2001, *Du sens dans le processus métaphorique*, Paris, Champion.
- DÉTRIE C., SIBLOT P. & VÉRINE B. (éd.), 2001, *Termes et concepts pour l'analyse du discours. Une approche praxématique*, Paris, Champion.
- DOUAY F., 1993, « Antanaclase et paradiastole. Présentation », *Verbum, Rhétorique et sciences du langage*, 145-156.
- DOUAY F., 1994, « Les figures de rhétorique : actualité, reconstruction, emploi », *Langue française* n° 101, *Les figures de rhétorique et leur actualité en linguistique*, R. Landheer (dir.), 13-25.

- DOUAY F., 2006, « Les qualifications antagonistes du type *Vos héros sont des assassins* : usage, histoire, problèmes théoriques », communication au CLAIIX.
- FROMILHAGUE C., 1995, *Les figures de style*, Paris, Nathan, coll. « 128 ».
- GAUDIN-BORDES L., 2008, « La tyrannie tautologique : l'évidence comme outil énonciatif et stratégie discursive », *Langue française* n° 160, 55-71.
- GAUDIN-BORDES L. & SALVAN G., 2008 a, « Le sens en marche : le cas de l'hypallage », *L'Information grammaticale*, n° 116, 15-19.
- GAUDIN-BORDES L. & SALVAN G., 2008 b, « La paradiastole : un mot pour un autre? », in M-C. Le Bot, M. Schuwer, É. Richard (dir.), *La reformulation : marqueurs linguistiques, stratégies énonciatives*, Rennes, Presses universitaires de Rennes, 211-223.
- GAUDIN-BORDES L. & SALVAN G., 2010, « Le rôle des figures (hypallage, paradiastole, antanaclose) dans la construction d'identité », in S. Osu *et al.* (éd.), *Construction d'identité et processus d'identification*, Berne, Peter Lang, 123-136.
- GOUVARD J.-M., 2009, « Remarques sur la syntaxe des épithètes dans les textes poétiques », in Agnès Fontvieille-Cordani et Stéphanie Thonnerieux, *L'ordre des mots à la lecture des textes*, Lyon, PUL, 101-118.
- JAMET D., 2005, « Rose is a rose is (not) a rose : De l'identification métaphorique? », *Cycnos*, volume 21, n° 1, url : <http://revel.unice.fr/cycnos/index.html?id=27>.
- LE GUERN M., 2003, *Les deux logiques du langage*, Paris, Champion.
- MAINGUENEAU D., 1990, *Éléments de linguistique pour le texte littéraire*, Paris, Bordas.
- MOLINIÉ G., 1992, *Dictionnaire de rhétorique*, Paris, Le Livre de poche.
- RABATEL A. (dir.), 2008, *Langue française* n° 160, *Figures et point de vue*.
- RASTIER F., 2001, « Indécidable hypallage », *Langue française* n° 129, 111-127.

- RIEU C., 1997, « Les adjectifs indicateurs d'intégrité ou d'altérité notionnelle », in Claude Rivière et Marie-Line Groussier (dir.), *La notion*, Paris, Ophrys, 167-174.